

j j j j j

## I

**L**E DUEL était engagé. L'homme brandit son épée avec une rage qui ne cessait de croître alors qu'une imposante masse sombre fondait sur lui à la vitesse de la lumière. Il roula sur le sol accidenté, se heurtant les côtes sur un amas rocheux et, dans un éclair, comme guidé par son instinct, se recroquevilla derrière son bouclier de bronze sur lequel s'abattit une fulgurante lame de feu. L'homme suffoqua sous l'effet de la chaleur. Une terrible douleur sur le flanc gauche faillit lui faire lâcher prise, mais il tint bon. La chaleur se dissipa. L'air pur et vif de l'altitude emplit ses poumons lui donnant un second souffle. Il resta accroupi derrière son bouclier dans l'attente de la prochaine attaque. L'homme ne bougeait pas, seul un léger mouvement de son bouclier trahissait sa respiration haletante. Il tendit l'oreille. Ce qu'il entendit le pétrifia. Un son sourd, rauque et puissant qui lui rappelait l'écho du tonnerre dans la vallée. Lentement, il releva la tête en resserrant l'étreinte sur son épée. Et il le vit. Un gigantesque dragon à cornes rouges, le plus ancestral, le plus redouté des dragons depuis la nuit des temps. Un monstre cracheur de feu que tous les villages de la contrée maudissent pour son insatiable appétit tant sur les troupeaux que sur les hommes. La peur le saisit du plus profond de son être car ce dragon avait quelque chose de fascinant, une allure noble. Son corps, recouvert de larges écailles nuancées de vert et de marron, était couturé de cicatrices, dont une très profonde qui partait du sommet de son crâne et se prolongeait jusqu'au coin de son œil gauche. Ses ailes, d'une envergure impressionnante,

étaient trouées par endroit, leur peau flétrie trahissait un âge déjà bien avancé. Ses griffes étaient usées, l'une d'elles pendait à moitié arrachée. L'homme avait face à lui le plus redoutable des dragons à cornes rouges de la contrée, le plus ancien et le plus valeureux aux vues de ses stigmates. Il se crut alors perdu. Le dragon le dévisagea de ses grands yeux noirs pleins de fureur car le combat n'était pas loyal, l'homme était venu l'affronter seul sur son territoire. Soit il était complètement fou, soit il était le plus courageux de son espèce. Certainement le plus désespéré. Dans tous les cas, il devait faire preuve d'une extrême prudence car l'homme l'avait blessé. Alors que le dragon pensait le balayer d'un seul coup d'aile, il avait réussi à l'esquiver et planté sa lame d'un coup rapide et précis à la jonction de l'aile et de l'abdomen. Cette plaie faisait terriblement souffrir le vieux dragon et l'handicapait dans ses attaques aériennes. Cet homme, en plus d'être fou, était habile, ce qui le rendait d'autant plus dangereux. L'unique solution était donc de le réduire en cendres. L'homme reculait. Le dragon continuait à le dévisager. Il gonfla sa poitrine au niveau de ses deux poches d'hydrogène situées au-dessus de ses poumons afin de porter le coup fatal, lorsque soudain, une ombre vive comme l'éclair s'abattit sur lui. L'action fut si rapide que l'homme ne comprit pas tout de suite ce qu'il venait de se passer. Il leva les yeux vers le ciel et vit un spectacle extraordinaire et terrifiant. Un jeune dragon, le corps noir aussi luisant qu'une pierre d'onyx, s'était abattu sur le dragon à cornes rouges. Il l'agrippait fermement et l'emmenait très haut au-dessus des nuages. Les deux colossales créatures prenaient de l'altitude en poussant d'effroyables rugissements. Elles se maintenaient accrochées par leurs quatre membres<sup>1</sup> et virevoltaient à une vitesse infernale. Soudain, le jeune dragon lâcha prise, vira sur la gauche et fonça tête en avant sur le dos de son adversaire. Le

1. Le dragon est l'un des rares vertébrés à posséder six membres, deux ailes, deux membres supérieurs et deux inférieurs.

choc fut terrible. Le dragon à cornes rouges fut projeté dans les airs, le dragon noir se mit aussitôt à sa poursuite et, arrivant à la hauteur de sa face, lui cracha son feu. Dans un élan de survie, le vieux dragon réunit toutes ses forces, s'agrippa aux ailes pleines de vigueur de son jeune rival et l'entraîna dans une chute vertigineuse. Les deux créatures tournoyaient dans une valse frénétique vers le sol. Elles étaient juste au-dessus de l'homme qui n'avait pas bougé, fasciné par la violence et l'ampleur du combat, ignorant le danger qui menaçait de s'abattre sur lui. Mais le dragon à cornes rouges ne lâchait pas prise, il était décidé à terrasser son adversaire même si cela devait lui coûter la vie. Le dragon noir hurla en voyant le sol se rapprocher, le plus vieux dragon de la contrée rugit en entendant la fin de son règne sonner. Ils s'écrasèrent dans un fracas assourdissant qui s'entendit jusqu'aux limites de la terre et de la mer. Puis ce fut le silence, plus un son, plus un souffle d'air. Le dragon à cornes rouges se retourna lourdement et s'affala sur le flanc dans un terrible soupir de douleur. Il se releva péniblement et s'approcha du corps de son adversaire afin de constater sa mort, mais ce qu'il vit le stupéfia. L'homme se trouvait sous l'aile du jeune dragon, protégé par son bouclier, son épée plantée dans le cœur de la bête. Il ne semblait pas blessé. Il se redressa et affronta le regard du vieux dragon. C'est alors que se produisit une chose des plus inattendues, le dragon à cornes rouges prononça ces mots :

— Tu es le plus brave et le plus intrépide des hommes que j'ai combattu à ce jour, mais aussi le plus fou. Tu étais venu me défier pour je ne sais quelle raison mais tu as finalement risqué ta vie pour la mienne. Je ne vous comprendrai jamais, vous les hommes, mais je te serai éternellement reconnaissant pour ce geste vaillant.

— Je suis venu te combattre car voilà deux lunes un dragon a terrassé ma famille ; femme, enfants, ainsi que tout mon troupeau. Je n'ai plus rien à perdre. Je suis venu seul sur ton territoire

pour me venger et mourir. Mais le monstre qui a tué les miens ne possédait pas de cornes rouges, il était aussi noir que le charbon, c'est pourquoi j'ai tué ton adversaire.

— Ce n'était donc pas pour me sauver...

— Non.

— Peu importe, je te suis tout de même reconnaissant et tu me vois profondément attristé du sort de ta famille. Mais sache que je suis un Eogh, le plus noble de tous les dragons et jamais, même en cas de famine, un Eogh ne tue les hommes. Mon nom est Brasor et je suis le dernier de ma lignée.

— Mon nom est Esialb, fils de Jean le loup et de la belle Pauline, mon peuple est installé dans la vallée des deux rivières sur la terre dite du Fiervent. Mais je dois quitter les miens car plus rien désormais ne m'y retient. Mes ancêtres ont toujours conté la légende d'Eädenil, l'île Enchanteresse, où tout homme qui la trouve et s'y installe coule des jours heureux. C'est là mon dernier chemin.

— J'ai toujours entendu parler de cette île sans vraiment savoir si elle était réelle ou s'il s'agissait d'une histoire que racontent les hommes pour endormir leurs rejetons. C'est un périlleux voyage pour une chose dont tu n'es pas sûr de l'existence.

— La seule façon de le savoir est de m'y rendre.

— Alors je t'accompagne, brave Esialb. Tu auras bien besoin d'une vieille créature comme moi pour traverser des pays aussi vastes qu'inhospitaliers d'autant que je n'ai moi-même plus rien à perdre sur ces terres.

## d

C'est ainsi qu'Esialb, le paysan devenu valeureux guerrier, et Brasor, le dernier dragon à cornes rouges, prirent la route pour Eädenil, l'île Enchanteresse, dans l'espoir d'une vie meilleure.

Ils savaient que le voyage serait long et périlleux, mais ils étaient loin de s'imaginer tous les obstacles qu'ils allaient devoir surmonter, ni toutes les rencontres inattendues qu'ils feraient en chemin. L'île d'Eädenil se situe selon la légende dans la mer Dorée au sud-est du continent, à l'opposé de la vallée des deux rivières et des montagnes d'Antan, territoire de Brasor. Les marins racontent qu'elle est au bord du monde. Esialb n'était jamais allé plus loin que les frontières de la contrée du Fiervent, n'avait même jamais exploré les montagnes, mais il avait souvent entendu les Anciens de son village partis à la découverte du monde raconter leurs périples. Brasor, quant à lui, avait l'âge des pierres. Il avait survolé le continent à maintes reprises mais ne s'était jamais aventuré au-delà des océans vers les contrées les plus chaudes, car il avait entendu dire qu'une grande menace planait sur ces provinces. Il savait qu'il leur faudrait traverser d'immenses territoires peuplés de créatures étranges, des contrées perdues où peu d'hommes se sont hasardés, des régions volcaniques où la terre éructe le feu de ses entrailles, des déserts à perte de vue où la vie ne semble jamais être apparue, des forêts vierges, des marécages... Mais Eädenil vaut bien la vie d'un homme solitaire et du dernier dragon à cornes rouges. Il n'existe aucun texte détaillant sa beauté car les seules créatures qui se sont risquées à entreprendre ce voyage n'en sont jamais revenues. On raconte que la plupart sont mortes en chemin. Certaines y sont parvenues mais ne sont jamais rentrées dans leur pays, car une fois que vous avez atteint l'île d'Eädenil, vous ne voulez ou ne pouvez plus la quitter. La légende dit qu'elle vous envoûte par son éclat et sa douceur, qu'il n'est aucun autre endroit sur terre où la végétation n'est plus verte, ni le climat plus doux et l'eau plus limpide. Les fruits poussent à foison et regorgent d'un nectar suave qui exalte vos papilles ; les fleurs éclatantes de couleurs répandent une odeur délicate qui enivre vos sens ; le soleil brille de mille feux mais une légère brise souffle en permanence

apportant une fraîcheur idéale ; les nuits sont tièdes et révèlent un manteau étoilé étincelant qui vous offre de jolis rêves ; enfin, on raconte que l'île est peuplée de créatures mi-femmes, mi-fées qui vous instruisent dans la découverte de tous les délices dont elle abonde vous assurant longévité et bonne santé, mais, seuls les êtres au cœur pur auront accès à leur savoir.

n

## II

« 96, 97, 98, 99, 100 ! Ça y est ! Vous êtes cachés ? »

Flatul s'élança à grandes enjambées au milieu des arbres et des taillis. Il avait décidé d'occuper sa journée en jouant à cache-cache avec ses amis, le passe-temps favori des lutins de la Forêt Verte. Trois de ses compagnons s'immobilisèrent dans leur cachette, retenant leur respiration, persuadés que cette fois ils ne seraient pas découverts avant de longues minutes. Grumeau s'était précipité vers de gros arbustes qu'il avait repérés lors de sa dernière balade dans la forêt avec son père. La cachette était idéale pour sa petite taille mais il n'avait pas remarqué à quel point les épines étaient acérées. Elles lui transperçaient les parties de son corps qui n'étaient pas protégées par ses habits. À peine fut-il entré dans le fourré que le pauvre Grumeau eut les bras et les jambes entièrement lacérés. Il grimaçait de douleur et regrettait de ne pas s'être caché, comme à son habitude, sous les larges feuilles d'une fougère. Clopin et Clopan, les jumeaux, s'aïdèrent mutuellement pour escalader un hêtre d'une grande hauteur. Ils étaient fiers de leur cachette car elle leur permettait de voir sans être vus. Mais les branches de ce hêtre étaient fines et leur position scabreuse. Ils devaient se tenir l'un à l'autre pour ne pas perdre l'équilibre, d'autant que Clopan avait le vertige. Enfin, Péril avait couru le plus vite. Il était accompagné de Lumi, une luciole qui ne l'a plus jamais quitté depuis son dixième accident alors qu'il n'était âgé que d'un an. Ses parents, exaspérés et inquiets par tant de maladresse, lui en avaient confié la garde, sûrs d'être prévenus en cas de pépin.

— Tu vas trop loin Péril ! criait Lumi. Flatul ne te trouvera jamais si tu continues !

Péril était hors d'haleine.

— À chaque fois, je suis le premier trouvé. Aujourd'hui, je

compte bien être le dernier et les faire chercher pendant des heures !

— Tu arrives à la lisière de la forêt, ils ne viendront jamais si loin, c'est interdit !

Mais Péril poursuivait sa course folle. Soudain, il s'arrêta net. Devant lui se dressaient, majestueuses et inquiétantes, les montagnes d'Antan. Il avait déjà entendu les plus âgés de son village raconter d'horribles histoires sur ces montagnes habitées par de gigantesques monstres cracheurs de feu et mangeurs de lutins. Un frisson le parcourut de la tête aux pieds.

— Et maintenant, demanda la luciole, où vas-tu te cacher ?

Péril regarda autour de lui. À cet endroit les arbres étaient plus épars, leurs branches s'entrelaçaient comme si elles se donnaient la main pour former un rempart de végétation. Il scruta les alentours et aperçut non loin de là ce qui devait être un terrier de blaireau, juste assez grand pour qu'il puisse s'y réfugier.

— Tu n'as pas besoin de te terroriser là, gronda Lumi, le temps que Flatul vienne jusqu'ici il aura déjà trouvé les autres. Cache-toi simplement derrière ce tronc !

— Non ! Je veux leur faire une farce et leur faire croire que je me suis volatilisé. Ainsi, ils cesseront de se moquer de moi et seront bien obligés de reconnaître que je suis le plus fort à ce jeu.

Péril et Lumi s'engouffrèrent dans le terrier. Les minutes passèrent. Aucun des deux n'osait parler de peur d'être découvert ou d'attirer une bête sauvage. Péril commençait à trouver le temps long. Sa position était inconfortable car le terrier avait été creusé en longueur mais pas en hauteur, il devait donc courber le dos et baisser la tête en avant. Il ne distinguait aucun bruit hormis le souffle du vent dans les feuillages et le chant des oiseaux.

Soudain la luciole s'agita. Elle volait en cercle et son corps émit une intense lueur.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Péril.

— Tu n'entends rien ? dit Lumi qui tournoyait de plus belle.

— Entendre quoi ? Je ne perçois que le vent et le chant des oiseaux.

— Des oiseaux, tu es sûr ? On dirait autre chose...

Péril tendit l'oreille et crut entendre des notes de musique, mais si faiblement qu'elles semblaient provenir du fin fond de la forêt.

— Ce doit être le vieux Rognon, le bûcheron du village, qui joue de son tuba. Ça lui prend des fois en plein après-midi entre deux...

— Mais non ! Un lutin ne peut émettre un son si mélodieux !

— Je te remercie ! Tous les lutins travaillent avec acharnement pour la fanfare du village, M. Rognon...

— Chut ! Écoute ! On dirait qu'elle se rapproche...

Péril se concentra. La mélodie s'amplifiait. Les notes passaient du grave à l'aigu comme le cor de chasse sonnait l'hallali. Le son venait de partout à la fois et semblait tourner au gré du vent dans les arbres. Les troncs tanguaient, les feuilles frémissaient. Toute la forêt vibrait. Lumi se mit à trembler. Le halo lumineux de son corps oscillait singulièrement.

— C'est la Corne d'Abondance ! s'écria-t-elle.

Une bourrasque rompit le charme de la mélodie dans un sifflement aigu. Une pluie fine se mit à tomber alors que le ciel s'assombrissait rapidement et que l'air devenait piquant. Péril se recroquevilla sur lui-même au fond du terrier. La pluie s'intensifiait et tombait drue lorsqu'un vent violent se leva brusquement, vociférant sur les arbres qui pliaient tels des roseaux. Il faisait de plus en plus sombre dans le terrier, Péril commençait à s'inquiéter, le bruit du vent était terrifiant. Bien loin de là, Flatul donnait l'ordre à ses compagnons de rentrer au plus vite au village. Grumeau, Clopin et Clopan étaient sortis de leur cachette au moment où la pluie redoublait d'intensité. Ils s'étaient retrouvés au point de départ, là où Flatul comptait quelques minutes plus tôt.